

ANN BRASHARES

**QUATRE
FILLES**

ET

UN JEAN

Pôle fiction



Extrait de la publication

Pôle fiction

Du même auteur
chez Gallimard Jeunesse :

Quatre filles et un jean :

2. Le deuxième été

3. Le troisième été

4. Le dernier été

Toi et moi à jamais

Trois amies pour la vie

Ann Brashares

*Quatre filles
et un jean*

*Traduit de l'américain
par Vanessa Rubio*

GALLIMARD JEUNESSE

Extrait de la publication

“Sisterhood of the Travelling Pants” est une marque déposée US de 360 Youth, LLC dba Alloy Entertainment. Tous droits réservés.

Cette traduction est publiée avec l'autorisation de Random House Children's Books, une filiale de Random House, Inc.

Copyright © 2001 by 17th Street Productions,
an Alloy company and Ann Brashares
© Gallimard Jeunesse, 2002, pour la traduction française
© Gallimard Jeunesse, 2010, pour la présente édition

*Pour Jodi Anderson,
la muse du jean*

Remerciements

Je tiens à remercier Wendy Loggia,
Beverly Horowitz,
Josh Bank, Russell Gordon, Lauren Monchik,
Marci Senders et, bien sûr, Jodi Anderson, qui m'a inspirée.

Merci à Jacob Collins, Jane Easton Brashares,
et William Brashares.

Mes plus tendres pensées à Sam, Nathaniel,
et au bébé qui devrait arriver bientôt.



**Ceux qui errent
ne sont pas
toujours perdus.**

J. R. R. Tolkien

Prologue

Il était une fois un pantalon. Un pantalon tout simple – un jean, bien sûr, bleu mais pas trop foncé ni trop raide comme ceux qu'on sort juste du placard le jour de la rentrée. Il était d'un bleu délavé, irrégulier, un peu plus clair aux genoux et derrière, avec de petits traits blancs dans le bas.

Il avait déjà bien vécu. Ça se voyait. Acheter un vêtement d'occasion, c'est un peu comme prendre un chien dans un refuge : on sent que quelqu'un d'autre est passé avant. Notre pantalon n'avait rien d'un chiot névrosé abandonné par ses maîtres, qui aboie à fendre l'âme du matin au soir. Non, le nôtre, c'était plutôt un bon chien que ses propriétaires avaient dû laisser à regret parce qu'ils emménageaient en appartement ou qu'ils partaient pour un pays où l'on mange les chiens, comme la Corée (je crois...).

Ce n'était pas un drame qui avait fait entrer ce jean dans notre vie, j'en étais convaincue. Il avait simplement atterri dans cette boutique à

la suite d'un tournant dans la vie de son propriétaire, une de ces périodes de transition tout à fait normales, et pourtant tellement pénibles. C'est ça, la vie de pantalon !

C'était un bon jean, sans prétention. On pouvait se contenter de lui jeter un regard et se dire : « Ouais, bon, c'est un jean, quoi », ou bien s'attarder à admirer sa coupe parfaite et son magnifique dégradé de bleu. Ce n'était pas le genre de pantalon qui veut forcer l'admiration. C'était un bon vieux jean, content de faire son boulot : c'est-à-dire couvrir les fesses de celle qui le portait sans en faire un boudin.

Je l'avais trouvé au fin fond de Georgetown, dans un magasin de vêtements d'occasion coincé entre un marchand d'eau (je ne sais pas pour vous mais, moi, j'en ai autant que je veux au robinet !) et une boutique de diététique qui s'appelle « Yes ! ». Chaque fois que l'une de nous mentionne cette boutique (et nous essayons de la placer aussi souvent que possible dans la conversation), nous hurlons : « YEEEESSSS ! » toutes en chœur. Bref, j'étais avec Lena, sa petite sœur, Effie, et leur mère. Effie voulait trouver une robe pour le bal du lycée. Ce n'est pas le genre de fille à se jeter sur le premier chiffon rouge (décolleté) venu comme toutes les autres. Elle voulait une tenue originale.

Si j'ai acheté ce jean, c'est surtout parce que

je sais que la mère de Lena déteste les vêtements d'occasion. Des trucs de pauvres, selon elle. Chaque fois que sa fille décrochait un cintre, elle répétait : « C'est sale, Effie. » Et, dans le fond, j'ai honte de l'avouer, j'étais assez d'accord avec Mme Kaligaris. En fait, je préfère mille fois les étalages bien propres du centre commercial, mais il fallait absolument que j'achète quelque chose. Notre jean attendait innocemment, plié sur une étagère près de la caisse. Je me suis dit qu'il avait dû être lavé. Et puis il ne coûtait que 3 dollars 49 cents. Je ne l'ai même pas essayé, ce qui prouve que je n'avais pas vraiment l'intention de le porter. Avec les fesses que j'ai, je ne peux pas mettre n'importe quoi.

Effie a choisi une petite robe *très* originale, tout à fait le contraire de ce qu'on porte d'habitude au bal du lycée, et Lena a déniché une paire de mocassins avachis. On aurait dit les chaussures de mon grand-oncle. Lena a de grands pieds, elle doit chausser du quarante, quarante et un. C'est la seule partie de son corps qui ne soit pas parfaite. Moi, je les adore, ses pieds ! Pourtant, là, je n'ai pas pu m'empêcher de faire la grimace. Ce n'est déjà pas terrible d'acheter des vêtements d'occasion, enfin, au moins, on peut les laver, mais des *chaussures* déjà portées...

En rentrant à la maison, j'ai fourré le jean

dans le fond de mon placard et je n'y ai plus du tout pensé.

Il est ressorti de l'oubli la veille des vacances, juste avant que notre petit groupe se sépare pour l'été. Je descendais en Caroline du Sud rejoindre mon père, Lena et Effie allaient passer deux mois en Grèce, chez leurs grands-parents, et Bridget partait faire un stage de football à Bahia California (une ville de la côte mexicaine, comme son nom ne l'indique pas). Tibby restait à la maison.

Ce serait la première fois que nous ne passerions pas l'été ensemble, et ça nous faisait tout drôle...

L'an passé, nous avons toutes suivi un stage de maths. Lena nous avait convaincues que cela nous aiderait à avoir de meilleurs résultats. Pour elle, ça a marché, comme d'habitude. L'année d'avant, nous avons travaillé comme animatrices stagiaires au camp des Grands-Bois, sur la côte est du Maryland. Bridget donnait des cours de foot et de natation, Lena s'occupait des travaux manuels et Tibby s'est retrouvée une fois de plus coincée à la cuisine. Moi, je donnais un coup de main à l'atelier théâtre, enfin, jusqu'à ce que je m'énerve après deux monstres de neuf ans et qu'on me transfère dans les bureaux où je passais mes journées à lécher des enveloppes toute seule dans mon coin. Ils m'auraient bien jetée dehors direct,

mais je crois que nos parents avaient payé pour qu'on travaille là-bas, alors...

Et, avant ça, nous avons passé l'été à nous enduire d'huile solaire au bord de la piscine de Rockwood en nous répétant que nous étions difformes (j'avais des seins énormes et Tibby n'en avait pas du tout). J'avais bronzé, c'est sûr, mais mes cheveux avaient catégoriquement refusé d'éclaircir : pas la moindre mèche blonde en vue.

Et je crois que, encore avant... euh, je ne me rappelle pas bien. Tibby a travaillé sur un chantier de bénévoles, à construire des maisons pour les familles défavorisées. Bridget prenait cours de tennis sur cours de tennis. Lena et Effie passaient leurs journées à barboter dans leur piscine. Et moi, je crois que je regardais pas mal la télé, pour être honnête. Enfin, on se retrouvait quand même quelques heures par jour et on ne se quittait pas du week-end.

Il y a eu des années plus marquantes que d'autres, comme celle où les parents de Lena ont fait construire leur piscine, celle où Bridget a eu la varicelle et nous l'a refilée. Et l'été où mon père est parti.

Nos vies étaient rythmées par les vacances d'été. Durant l'année, Lena et moi, nous allions à l'école publique du coin tandis que Bridget fréquentait un établissement spécial « sport-études » et que Tibby suivait sa scolarité à

L'Union, cette drôle de petite école où les élèves s'asseyent par terre sur des coussins et où les notes n'existent pas. Du coup, c'était l'été qu'on se retrouvait vraiment. C'était l'été qu'on fêtait nos anniversaires l'une après l'autre et que tous les trucs vraiment importants se produisaient. Sauf quand la mère de Bridget est morte. C'est arrivé à Noël.

Toutes les quatre, nous étions liées avant même de venir au monde. Nous sommes toutes nées à la fin de l'été, dans un intervalle de dix-sept jours : d'abord Lena, fin août, et moi en dernier, à la mi-septembre. Ce n'est pas vraiment une coïncidence... En fait, c'est même ça qui est à l'origine de notre amitié.

L'été de notre naissance, nos mères se sont inscrites à un cours d'aérobic pour femmes enceintes (non, mais vous imaginez le tableau ?), dans un club baptisé Gilda. Il faut dire que c'était la grande époque de l'aérobic. La prof les appelait les « filles de septembre » (Lena est arrivée un peu en avance). Elle devait avoir peur qu'elles explosent en plein milieu du cours car elles étaient enceintes jusqu'aux yeux. Elle allégeait les enchaînements exprès pour elles. Ma mère m'a raconté qu'elle n'arrêtait pas de crier : « Les filles de septembre, vous ne faites le mouvement que cinq fois, attention ! Attention ! » Il se trouve qu'elle s'appelait Avril et les filles de septembre la détestaient cordialement.

C'est comme ça qu'elles ont commencé à se voir en dehors des cours : pour se plaindre qu'elles avaient les pieds enflés, qu'elles étaient énormes et qu'elles ne supportaient pas Avril. Après notre naissance – un vrai miracle : quatre filles (sans compter le frère jumeau de Bridget) – elles ont continué à se voir pour se soutenir mutuellement. Elles nous laissaient gigoter dans un coin sur une couverture pendant qu'elles se plaignaient qu'elles dormaient mal et qu'elles étaient toujours aussi énormes. Le groupe s'est un peu dispersé par la suite, mais l'été de nos un an, et l'année d'après et l'année suivante encore, elles ont continué à se retrouver à la piscine de Rockwood. Pendant ce temps, nous, on faisait pipi dans le petit bain et on se piquait nos jouets.

Après, leur amitié s'est effilochée, je ne sais pas trop pourquoi. Leurs vies sont devenues trop compliquées, j'imagine. Deux de nos mères ont recommencé à travailler. Les parents de Tibby ont emménagé dans cette ferme, là-haut, au col de Rockville. Finalement, nos mères n'avaient peut-être pas grand-chose en commun à part d'être tombées enceintes en même temps. Quand on y pense, c'était franchement un drôle de mélange : la mère de Tibby, la jeune rebelle ; celle de Lena, la Grecque pleine d'ambition qui voulait réussir en reprenant les études ; celle de Bridget, fraîchement

débarquée d'Alabama ; et la mienne, la Portoricaine dont le couple battait de l'aile. Mais, à l'époque, elles ont vraiment été amies. J'en ai encore quelques souvenirs.

Maintenant, on dirait que pour elles l'amitié, c'est un truc en option, qui arrive tout en bas de leur liste de priorités, après le mari, les enfants, le travail, la maison, l'argent, quelque part entre les barbecues et la musique. Pour nous, c'est complètement différent. Ma mère n'arrête pas de me répéter : «Attends, tu verras quand tu auras un copain et que tu feras des études. Tu verras quand tu entreras dans la vraie vie.» Mais elle a tort. On ne laissera pas la vie nous séparer.

En fait, tout ce qui a fini par rester entre elles, c'était nous, leurs filles. Elles se sont retrouvées dans la situation de parents divorcés qui n'ont plus grand-chose en commun à part les enfants et le passé. Elles ne sont pas très à l'aise quand elles se voient – surtout après ce qui est arrivé à la mère de Bridget. Comme si elles avaient peur de raviver de vieilles déceptions et peut-être même certains secrets, elles préfèrent en rester à des relations superficielles.

Les filles de septembre, c'est nous maintenant. Les vraies. Nous sommes tout les unes pour les autres. Mais nous n'avons pas besoin de le dire, c'est comme ça, c'est tout. Nous

sommes tellement proches que nous avons parfois l'impression de ne former qu'une seule et même personne. Pour caricaturer, il y a Bridget la sportive, Lena la beauté, Tibby la rebelle et moi, Carmen la... la quoi? Le mauvais caractère. Mais aussi celle qui s'implique le plus, celle pour qui notre amitié compte plus que tout.

Vous voulez connaître notre secret? C'est très simple. On s'aime. On tient les unes aux autres. Et c'est rare, vous savez.

Ma mère dit que ça ne durera pas, mais moi, j'y crois. C'est un signe, ce jean. Il représente la promesse que nous nous sommes faite : quoi qu'il arrive, nous resterons amies. Mais nous nous sommes aussi lancé un défi. Ça ne suffit pas de rester terrées dans nos petites maisons climatisées de Bethesda, au fin fond du Maryland. Nous nous sommes promis qu'un jour nous sortirions de là pour conquérir le monde.

Je pourrais vous raconter que j'ai adoré ce jean dès le premier coup d'œil et que j'ai tout de suite su apprécier sa beauté, etc., etc., mais je préfère être honnête et vous avouer que j'ai failli le jeter à la poubelle. Je vais remonter un peu dans le temps pour vous expliquer comment l'épopée du jean magique a commencé...



***La chance ne donne pas,
elle prête.***

Proverbe chinois

Le papier de cet ouvrage est composé de fibres naturelles,
renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois provenant
de forêts plantées et cultivées expressément pour la fabrication
de la pâte à papier.

Mise en pages : Maryline Gatepaille
Photo de couverture © Patrick Léger

ISBN : 978-2-07-055162-0
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse
Dépôt légal : juin 2010
N° d'édition : 6410 – N° d'impression : xxxxxx
Imprimé en France par Firmin Didot



Quatre filles et un jean Ann Brashares

Cette édition électronique du livre
Quatre filles et un jean d' Ann Brashares
a été réalisée le 18 juillet 2012
par les Éditions Gallimard Jeunesse.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070551620 - Numéro d'édition : 247112).

Code Sodis : N54041 - ISBN : 9782075027595

Numéro d'édition : 247516.